



Flux et reflux d'une fiction. Qu'est-ce que l'indo-européen ?

Didier Samain

► To cite this version:

Didier Samain. Flux et reflux d'une fiction. Qu'est-ce que l'indo-européen ?. Écrire l'histoire - Histoire, Littérature, Esthétique, 2019, L'historien et les langues, 19, pp.188 - 194. <10.4000/elh.2102>. <hal-04040052>

HAL Id: hal-04040052

<https://hal.science/hal-04040052v1>

Submitted on 21 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization



Écrire l'histoire

Histoire, Littérature, Esthétique

19 | 2019

L'historien et les langues

Flux et reflux d'une fiction

Didier Samain



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elh/2102>

DOI : 10.4000/elh.2102

ISSN : 2492-7457

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2019

Pagination : 188-194

ISBN : 978-2-271-12967-3

ISSN : 1967-7499

Référence électronique

Didier Samain, « Flux et reflux d'une fiction », *Écrire l'histoire* [En ligne], 19 | 2019, mis en ligne le 01 décembre 2019, consulté le 16 février 2021. URL : <http://journals.openedition.org/elh/2102> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elh.2102>

Ce document a été généré automatiquement le 16 février 2021.

Tous droits réservés

Flux et reflux d'une fiction

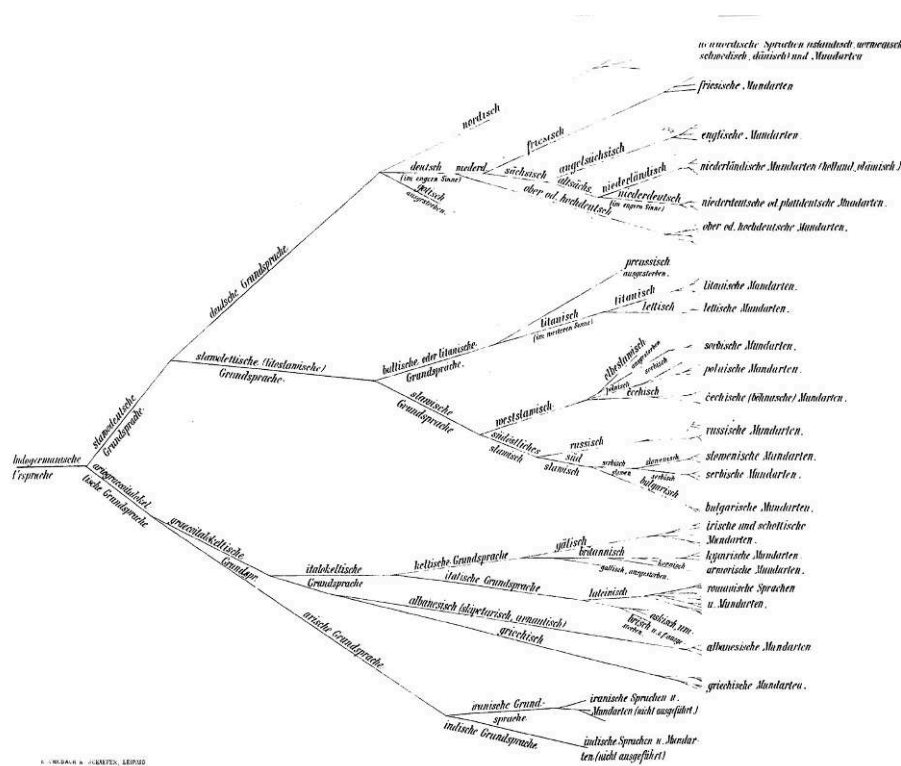
Didier Samain

- 1 Pour l'historien, les langues, et les systèmes symboliques en général, sont l'objet d'une activité indiciaire ; il y cherche des informations sur les choses. L'ambition du linguiste est plus limitée. Tant qu'il reste dans le cadre de ses fonctions, l'histoire qui l'intéresse est celle des langues elles-mêmes. Mais tout n'est pas toujours aussi simple. Non seulement parce qu'il arrive qu'un linguiste se fasse anthropologue ou historien¹, mais aussi parce qu'il est arrivé que les linguistes fassent comme les historiens, qu'ils traitent les langues sur un mode indiciaire, quoique pour leurs fins propres : écrire l'histoire, non des choses, mais des langues. Ce paradoxe a un nom, c'est la grammaire historique et comparée, et c'est l'histoire de ce paradoxe qu'on évoquera rapidement. Il fut pour une part conjoncturel.
- 2 Le comparatisme a précédé l'histoire. Pour les savants de l'âge classique, l'appareillement de certaines langues (néolatines notamment) relevait de l'évidence immédiate, et celui du sanskrit avec le grec a été rapidement reconnu. On mentionne généralement Gaston-Laurent Cœurdoux (un Français...) et surtout William Jones (un Anglais...), mais ils avaient eu des prédécesseurs. D'autres appareillages avaient par ailleurs été observés, tel celui, bien documenté, du hongrois avec le finnois et certaines langues ouraliennes². Mais cette esquisse de grammaire comparée finno-ougrienne a peiné à s'institutionnaliser, à l'inverse des études indo-européennes. Cela a tenu certes au matériel disponible, aux opportunités idéologiques ainsi offertes, et aux personnes elles-mêmes³. Mais, indépendamment des rêveries qu'elle pouvait susciter chez des esprits en mal d'exotisme, la situation de l'Inde était particulière. Le pays et ses langues avaient fait l'objet d'une « linguistique missionnaire », comme les autres régions du monde, à ceci près que, contrairement aux sociétés méso- ou sud-américaines, l'Inde, connue depuis l'Antiquité, incarnait une civilisation prestigieuse, dotée d'une tradition grammaticale multimillénaire. La présence française et anglaise y était permanente et, au XIX^e siècle, elle pouvait susciter un intérêt plus spécifique de la part de l'Allemagne. Après le passage des hordes napoléoniennes, et tandis que s'inventaient les mythes nationaux, elle offrait l'éventualité d'une autre filiation que l'héritage gréco-latin, et rationaliste, symbolisé par les Français – *indogermanisch*, comme on se mit à dire. Cela

étant, outre ces tropismes asiatiques, pour passer du sanskrit à « l'indo-européen », et de la grammaire comparée à la grammaire historique, une conjonction de facteurs a été nécessaire.

- 3 Même s'il évoque ponctuellement l'hypothèse d'un ancêtre commun, le propos de Jones n'était pas spécifiquement linguistique⁴. Le passage à la grammaire historique résulte d'un élargissement géographique et d'une innovation conceptuelle bientôt adossée à un métalangage exogène. Sommairement : (1) Bopp, qui publie en 1816 la première comparaison systématique des paradigmes des langues européennes et du sanskrit et surtout, de 1833 à 1852, sa *Vergleichende Grammatik des Sanskrit, Zend, Griechischen, Lateinischen, Litthauischen, Altslawischen, Gotischen und Deutschen*, qui contribue à construire l'aire indo-européenne. (2) Rask, dont les *Undersøgelse om det gamle Nordiske eller Islandske Sprogs Oprindelse* [Recherches sur l'origine de l'ancienne langue nordique ou islandais] (1818), plus strictement phonétiques, mettent en évidence l'existence de *correspondances réglées* entre les consonnes germaniques et celles du latin et du grec. Pas plus que celui de Bopp, le travail de Rask n'était historique, mais ce déplacement vers la phonétique fut une innovation conceptuelle fondatrice. (3) Jacob Grimm, qui effectue le lien entre le champ esquissé par Bopp et la technique mise en place par Rask. Désormais, le phonème est l'unité élémentaire d'un changement obéissant à des lois régulières, et l'évolution du mot n'est qu'un résultat. C'est là le point de départ de la grammaire historique dans l'acception technique du terme⁵. (4) L'institutionnalisation de la discipline fut l'œuvre de la génération suivante, celle de Schleicher, dont le *Compendium...*⁶ rassemble l'essentiel des connaissances sur les langues de l'Europe, selon une perspective explicitement évolutionniste. On a caricaturé le *Stammbaum*, l'« arbre généalogique » des langues : naturalisme naïf, avatar du mythe de Babel, etc., en négligeant que cette arborescence fournissait une représentation cohérente des apparentements linguistiques. Schleicher incarne à ce titre la mise en ordre temporelle du savoir spatial existant, fondée sur une méthodologie contrôlée et adossée à un modèle disponible, l'évolutionnisme⁷. Si les analogies avec les « arbres des langues » antérieurs⁸ sont donc superficielles, le moment « Schleicher » illustre un apex dans la diachronisation de l'espace. Le reflux va suivre.

L'arbre des langues selon August Schleicher



Extrait de *Die Darwinsche Theorie und die Sprachwissenschaft*, Weimar, H. Böhlau, 1863

- 4 Tout modèle a un coût. Certains phénomènes deviennent visibles parce que d'autres sont effacés. Dans le cas du *Stammbaum*, comment par exemple rendre compte alors des phénomènes de convergence et d'hybridation, pourtant connus à la date ? La dénégation violente par Meillet de l'existence des langues mixtes tiendra à l'étagage réciproque d'un modèle linguistique et d'une idéologie hexagonale de la langue⁹. Ce reflux s'est opéré en deux mouvements superposés. Sans remettre en cause l'hypothèse monogénétique, le premier mouvement, le plus connu, celui qui a porté Saussure, a conduit à désubstantialiser l'indo-européen à mesure que l'espoir schleichérien de reconstituer la langue mère s'est révélé chimérique. Si l'observation note des correspondances phonétiques entre des langues, alors, en toute rigueur, l'élément commun n'est qu'une fonction abstraite dont les formes attestées sont les valeurs, et il en va *a fortiori* de même si ces valeurs sont elles-mêmes des fonctions reconstruites : « germanique », « slave commun », etc. L'indo-européen y a perdu son contenu substantiel. Ni matériel ni conventionnel, il est ce réseau de régularités. C'est là l'interprétation dominante depuis le dernier tiers du XIX^e siècle. Au lieu d'énumérer des correspondances entre *m* de L1, *m* de L2, etc., on parlera d'un *m* indo-européen, noté **m*, écrit ainsi Hjelmslev, qui précise :

La langue originelle n'a été introduite que comme un ensemble de formules faites pour désigner les fonctions des éléments, mais elle est elle-même un état, et qui plus est, un état où la structure est la seule chose donnée¹⁰.

- 5 Le deuxième mouvement fut l'hypothèse de convergence aréale des langues. Il commence également tôt, mais reçoit sa formulation la plus célèbre chez Trubeckoj¹¹, qui reprend la thèse schuchardtienne que la « parenté » des langues pourrait être un phénomène acquis. Des langues proches géographiquement peuvent converger

typologiquement et donc *devenir* indo-européennes. La *Sprachfamilie* s'efface alors au profit du *Sprachbund*, l'« alliance de langues ». Exit, cette fois pour de bon, la monogenèse, voire, plus radicalement, la possibilité d'écrire une histoire des langues en les utilisant à la manière des historiens :

Vue de l'extérieur, la langue nous fournit non pas l'image d'une entité fermée, [mais celle d'un] assemblage de faits qui certes se trouvent en liaison plus ou moins étroite, mais non pas indissoluble. [Elle] n'est pas une masse homogène, dont un échantillon suffirait ; elle n'est pas un organisme qui autoriserait le précepte *ex ungue leonem* ; mais l'unicité de son emploi nous donne l'impression illusoire de l'unicité de son origine¹².

6 Tout est dit.

7 Qu'avons-nous observé ? Sans l'échelle ou la béquille évolutionniste¹³, la linguistique ne pouvait remonter bien haut. À de rares exceptions près, force lui est de s'arrêter à l'histoire évidente, soit la chronologie documentée des langues attestées. Il ne s'agit pourtant pas de rejeter par principe les échelles, juste de constater que, par elles-mêmes, les données linguistiques ne conduisent qu'à une géographie, non à une histoire. Les linguistes qui se sont risqués à une paléontologie des langues ont donc systématiquement eu recours à des postulats exogènes. Avant même l'évolutionnisme, une autre béquille plus fondamentale fut l'actualisme. Constitutif pour des disciplines comme la géologie, l'actualisme a servi de principe métascientifique pour l'analyse des phénomènes non observables, et sans lui ni Darwin ni la grammaire historique n'eussent été possibles¹⁴. Il a informé les lois phonétiques au point que les néogrammairiens, à la fin du siècle, le revendiquaient comme l'un de leurs axiomes fondamentaux. Il s'agissait pourtant là d'une proposition que la linguistique ne pouvait générer par ses propres forces et qui est aujourd'hui concurrencée par la théorie dite des « équilibres ponctués¹⁵ ». Or l'idée qu'une langue commune à peu près stable émerge rapidement dans des communautés amples dont les membres sont brassés relève du simple bon sens. Le brassage et la régulation statistique se produisent dans un groupe important (c'est la loi des grands nombres), alors que l'impact des variations sporadiques est forcément plus sensible dans une petite communauté. Et il existe des exemples banals d'une telle instabilité dans la variation¹⁶. La théorie des équilibres ponctués a depuis été introduite en linguistique¹⁷.



8 Qu'en conclure ? Le problème indo-européen est souvent mal formulé. Oui, cette notion est fragile, elle n'accepte aucune réponse binaire dans l'état actuel des connaissances, elle a nourri les pires délires nationalistes et, aidées de nouvelles béquilles, les divagations sur l'origine du langage et des langues n'ont pas cessé¹⁸. Oui. Mais le constat est trivial. La question est plutôt : comment construit-on, techniquement, une paléontologie, une histoire d'avant l'histoire, en l'absence de documents observables ? Comme on vient de le voir, il y faut des modèles, c'est-à-dire des fictions dans l'acception newtonienne du terme. L'« indo-européen » fut l'une de ces fictions, dont le caractère artefactuel est apparu à mesure que les linguistes ont renoncé aux postulats qui l'étayaient. À l'issue du reflux, il est resté autre chose ; on ne peut ni le déplorer ni s'en réjouir. Du strict point de vue linguistique, la question de l'« existence » de l'indo-européen est ascientifique, puisqu'elle est indécidable. Cela ne préjuge en rien, bien évidemment, de l'éventualité d'une corroboration ou d'une infirmation par le

croisement avec d'autres données, issues de l'archéologie et, désormais, de la génétique. Il serait malhonnête de mettre sur le même plan Cavalli-Sforza et Ruhlen, pour ne prendre que cet exemple. Mais c'est là une autre histoire.

NOTES

1. Le *Vocabulaire des institutions indo-européennes* d'Émile Benveniste est un exemple bien connu.
2. János SAJNOVICS, *Demonstratio idioma Ungarorum et Lapponum idem esse*, 1770 ; Sámuel GYARMATHI, *Affinitas linguae hungaricae cum linguis fennicae originis grammaticae demonstrata*, 1799.
3. On peut douter que la compagnie de pêcheurs caréliens ait enthousiasmé l'élite magyare, qui se voulait la descendante d'Attila. Quant aux autres aires linguistiques, elles ne pouvaient nourrir la quête des origines européennes, et encore eût-il fallu qu'il y eût des savants en mesure de s'y aventurer. La grammaire comparée des langues d'Extrême-Orient s'est par exemple développée tardivement, et en contrepoint critique de la linguistique indo-européenne. Voir notamment Georg von der GABELENTZ, *Die Sprachwissenschaft*, 1891.
4. En 1786, lors d'une conférence à l'Asiatic Society of Bengal, qu'il avait créée, Jones évoque incidemment l'affinité du sanscrit avec le grec et le latin, trop grande pour être le fruit du hasard, « *so strong, indeed, that no philologer could examine them all three without believing them to have sprung from some common source, which, perhaps, no longer exists* » (*Asiatic Researches*, vol. 1, 1788, p. 423). Mais l'objet de l'exposé était bien plus large.
5. Dans la deuxième édition de la *Deutsche Grammatik* (1822), Grimm expose le principe de la double mutation consonantique des langues germaniques, qui deviendra, tout au long du siècle, l'exemple même de « loi phonétique ». Quand il travaille avec son frère Wilhelm, Jacob est aussi philologue et folkloriste, contribuant, dans un cas comme dans l'autre, à donner une consistance documentaire et technologique à l'épaisseur temporelle.
6. August SCHLEICHER, *Compendium der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen. Kurzer Abriss einer Laut- und Formenlehre der indogermanischen Ursprache, des Altindischen, Alteranischen, Altgriechischen, Altitalischen, Altkeltischen, Altslawischen und Altdeutschen*, Weimar, 1861-1862.
7. D'autres modèles ont parfois assuré cette fonction, issus par exemple de la géologie.
8. Par exemple l'« Arbre généalogique des langues mortes et vivantes » de Félix Gallet (1800).
9. L'école parisienne de linguistique a conservé un modèle organiciste des langues, illustré par la polémique entre Antoine Meillet et Hugo Schuchardt, dialectologue dans l'espace polyglotte qu'était l'Empire austro-hongrois. Pour Meillet et les structuralistes de la génération suivante, les langues possèdent un noyau systémique et ne peuvent donc se mélanger vraiment. Reprenant sans le dire la coupure biologique entre le *transmis* et l'*appris*, Meillet y distingue donc le *fonds indigène* et les *emprunts* (Antoine MEILLET, *Linguistique historique et Linguistique générale*, H. Champion, 1921, p. 83). Qu'en est-il alors du tzigane, des parlers slavo-italiens, slavo-allemands ? rétorque Schuchardt. Ce sont « des mélanges informes de deux langues différentes » (non viables, comme tous les hybrides ?) et parlés par des « populations inférieures » (*ibid.*, p. 106).
10. Louis HJELMSLEV, *Sproget. En introduktion*, Copenhague, Berlingske Forlag, 1963 ; en français : *Le Langage. Une introduction*, traduit du danois par Michel Olsen, préface d'Algirdas Julien Greimas, Minuit, 1966, p. 162.

11. Nikolaj Sergeevič TRUBECKOJ, « Gedanken über das Indogermanenproblem », *Acta linguistica [Hafniensia]*, vol. 1, 1939, p. 81-89.
12. Hugo SCHUCHARDT, *Hugo Schuchardt-Brevier. Ein Vademekum der allgemeinen Sprachwissenschaft* [1928], textes réunis et introduits par Leo Spitzer, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1976, p. 195-196 (ma traduction). Le travail de terrain de Schuchardt l'a conduit à invalider une conception des langues (comme systèmes) acceptée depuis Schleicher jusqu'au structuralisme inclus. Son rejet de l'essentialisme est bien plus radical que chez Trubeckoj et incarne à ce titre un troisième mouvement, mais je ne puis ici exposer ce point.
13. On pourrait traiter les modèles comme Wittgenstein *in fine* ses propres propositions (*Tractatus logico-philosophicus*, 1918, 6.54).
14. Voir Charles LYELL, *L'Ancienneté de l'homme prouvée par la géologie et Remarques sur les théories relatives à l'origine des espèces par variation*, Paris, J. B. Baillière, 1864 (1^{re} édition en anglais : 1863).
15. Première formulation par Niles ELDREDGE, Stephen Jay GOULD, « Punctuated equilibria. An alternative to phyletic gradualism », dans Thomas J. M. SCHOPF (dir.), *Models in Paleobiology*, San Francisco, Freeman et Cooper, 1972, p. 82-115. Les « ponctualistes » soutiennent en substance que les espèces se forment rapidement à partir de petites populations isolées et stagnent morphologiquement une fois établies.
16. Lors de l'édition de ses œuvres complètes (de son vivant : en 1660 !), Corneille s'est senti ainsi obligé de récrire des passages entiers de ses premières pièces. En d'autres termes, la vitesse de stabilisation du français classique fournit une illustration simple d'équilibre ponctué.
17. William . THURSTON, *Processes of change in the languages of north-western New Britain*, Canberra, Research School of Pacific Studies, Australian National University, 1987. Voir également Robert M. DIXON (*The Rise and Fall of Languages*, Cambridge University Press, 1997) et Kevin TUITE (« Au-delà du *Stammbaum*. Théories modernes du changement linguistique », *Anthropologie et Sociétés*, vol. 23, n° 3, 1999, p. 15-52, DOI : 10.7202/015616ar). Mais d'autres béquilles mériteraient encore d'être évoquées, telle la notion d'affinité élective (*Wahlverwandschaft*), aux connotations tout à la fois chimiques et goethéennes.
18. On songera aux *global etymologies* de Merritt Ruhlen, dont les errements méthodologiques et la compréhension aléatoire de la génétique des populations eussent suscité les sarcasmes des *Junggrammatiker* un siècle plus tôt. Les travaux de Luigi Luca Cavalli-Sforza suggèrent qu'il existe bien une corrélation statistique entre éloignement génétique et éloignement typologique, mais Ruhlen s'est empressé de redessiner sous forme arborescente les schématisations ainsi obtenues.

AUTEUR

DIDIER SAMAIN

Didier Samain est linguiste et historien des sciences, professeur de sciences du langage à l'ESPE de Paris (Sorbonne Université) et membre du laboratoire d'Histoire des théories linguistiques (UMR 7597 du CNRS). Ses travaux portent principalement sur l'histoire des transferts entre psychologie et linguistique aux XIX^e et XX^e siècles, et sur l'épistémologie des sciences humaines et leur modélisation. Il a aussi publié dans ce cadre plusieurs traductions de chercheurs allemands, notamment l'unique édition critique de la *Sprachtheorie* de Karl Bühler (1924). Il a récemment codirigé, avec Claude Blanckaert et Jacqueline Léon, l'ouvrage *Modélisations et Sciences humaines*.

Figurer, interpréter, simuler, Paris, L'Harmattan, 2016. Sous presse : *Recherches sur les questions fondamentales de la vie du langage*, édition bilingue, avec commentaire, notes et glossaire, de Philip Wegener, *Untersuchungen ueber die Grundfragen des Sprachlebens* (1885), Limoges, Lambert-Lucas.